

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

LE VOYAGE DE MARCO POLO

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Les Exploits de l'Aéropostale
Le Tour du monde de Magellan
Une fille en or

PHILIPPE NESSMANN

LE VOYAGE DE MARCO POLO



VOIR DE PRÈS

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la
jeunesse.

© 2011, Flammarion pour le texte
et les illustrations.

© 2024, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-674-3

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

À Éliette, ultime merveille.

INTRODUCTION

Ici commence l'introduction du
livre intitulé
Le voyage de Marco Polo

Au commencement, ils m'ont jeté dans un cachot humide et obscur. C'était dans le donjon, à main droite de l'entrée du port. Je partageais ma geôle avec neuf concitoyens et maints rats gris. Et que vous en dirai-je ? Comme il n'y avait pas assez de paillasses pour tout le monde, nous dormions à tour de rôle. Nous buvions l'eau croupie au fond

d'un seau et mangions le pain noir que nos geôliers nous lançaient par les barreaux de la porte. Une odeur de moisi et d'urine flottait dans le cachot.

C'était en l'an 1284 après la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la cité de Gênes.

Les jours et les semaines passèrent. Je tombai plusieurs fois malade et ne survécus que par la grâce de Dieu. Trois de mes compagnons succombèrent à la mauvaiseté de notre traitement. Parfois, il m'arrivait de les envier : eux au moins n'étaient plus prisonniers. Les mois passaient et personne ne nous disait quand nous serions libérés. Je désespérais de revoir un jour ma famille et ma cité.

Après bien une année, les geôliers me séparèrent de mes compagnons d'infortune et, sans un mot, me conduisirent dans un fourgon à cheval jusqu'à une grande maison. Ce n'était pas une prison, mais la demeure d'une riche famille. On m'enferma au troisième étage, dans une chambre aux fenêtres pourvues de barreaux.

Je ne mis pas longtemps à comprendre ce qui se passait : par manque de place dans le donjon, les Génois avaient décidé d'enfermer les moins turbulents d'entre nous dans des demeures extérieures. Les familles qui nous accueillait recevaient salaire pour nous nourrir et veiller à ce que nous ne nous échappions point.

Bien que je fusse toujours considéré comme un prisonnier de guerre, ma situation s'en trouva grandement améliorée. J'avais désormais un lit pour dormir et une fenêtre pour voir la lumière du jour. Ma famille, demeurée à Pise, pouvait m'envoyer des habits, des vivres et, surtout, du papier et de l'encre. Écrire a grande importance pour moi : je m'appelle Rustichello et je compose des livres. J'ai notamment rédigé pour le prince Édouard d'Angleterre un Roman du roi Arthur, qui narre les aventures des chevaliers de la Table ronde. Mais puisque c'est d'un autre de mes livres qu'il est question ici, poursuivons notre récit.

Une deuxième année s'écoula, puis une troisième et une quatrième.

Cette année-là, les cités de Gênes et de Pise signèrent un accord pour la libération des prisonniers, mais les Génois tardèrent à l'appliquer. Une cinquième année passa donc, puis une sixième et une septième. Le plus dur, c'était la solitude dans laquelle j'étais enfermé : je ne voyais personne en dehors de la famille chez qui j'étais cloîtré. Je ne parlais presque plus. L'avenir m'apparaissait on ne peut plus sombre.

Sept longues années passèrent jusqu'à ce jour de l'an 1298 après la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ où la porte de ma chambre s'ouvrit et un soldat génois poussa un homme à l'intérieur.

– Tiens, Rustichello, de la compagnie !

Le soldat referma la porte à clé et me laissa seul avec l'homme. Il avait environ quarante-cinq ans, des yeux noirs et fixes et une barbe fournie qui laissait à peine voir sa bouche. Il se tenait droit, le port altier. Il était vêtu avec raffinement d'une tunique en soie rouge, d'un beau manteau et de collants. Les soldats l'avaient autorisé à conserver ses vêtements personnels et visiblement il était de haute extraction, peut-être même noble.

En tant qu'hôte des lieux, je me devais de l'accueillir avec bienveillance.

– Bonjour, je m'appelle Rustichello et je suis de Pise, lui dis-je dans le dialecte de ma ville.

– Bonjour, répondit-il en lan-

gage vénitien, je suis Marco Polo, de Venise.

– De Venise ? Et comment êtes-vous arrivé ici ?

Il mit un peu de temps à me répondre.

– La flottille génoise menaçait en mer Adriatique, non loin de Venise. Nous avons appareillé trente-deux galères pour l'attaquer. J'étais le capitaine de l'une d'elles. Mais les Génois nous sont tombés dessus par surprise. Ils ont détruit nos bateaux et capturé des milliers de Vénitiens, puis nous ont amenés ici...

À l'heure qu'il était, ses concitoyens devaient partager les geôles obscures du donjon avec les rats gris et mes propres concitoyens. Dans son malheur, mon nouveau compagnon

avait eu de la chance : en tant que capitaine, il avait échappé au donjon.

J'attendis quelques instants qu'il me demande comment je m'étais moi-même retrouvé en prison. Il n'en fit rien. Comme j'avais grand besoin de parler, je le lui racontai tout de même.

– Moi, cela fait quatorze années que je suis ici. En l'an 1284, les Génois ont attaqué Pise et fait plusieurs milliers de prisonniers. Depuis, j'attends qu'on me libère...

Il ne manifesta aucune émotion. Tout en préparant un lit à son intention, je lui expliquai comment se déroulaient les journées, les repas, la toilette... Il ne réagit pas plus. Je ne comprenais pas sa distance. Ne méritais-je pas considération ?

Les jours suivants, l'homme ne prononça mot. Déçu par ce compagnon taciturne, je me renfermai moi aussi dans mon silence et me remis à ma table de travail.

– Vous écrivez ? me demanda-t-il alors subitement.

– Oui, répondis-je étonné. Je suis écrivain. Je compose des livres. J'ai écrit pour le prince Édouard d'Angleterre l'histoire des chevaliers de la Table ronde.

Je vis, au léger mouvement de sa tête, qu'il manifestait soudain de l'intérêt à mon égard.

– Et qu'écrivez-vous présentement ?

– Rien... rien de particulier... Des lettres.

– Et vous écrivez bien ?